

P. A. EKMAN

**LES ENFANTS
DES COLLINES**

roman

nrf

GALLIMARD



**LES ENFANTS
DES COLLINES**

DU MÊME AUTEUR

nrf

LA PRAIA, roman (1956).

ARIANE DES TROPIQUES, roman (1957).

LE FESTIN DE L'URUBU, roman (1958).

P. A. EKMAN

LES ENFANTS DES COLLINES

roman

nrf

GALLIMARD
5, rue Sébastien-Bottin, Paris VII^e
2^e édition

Extrait de la publication

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris la Russie.

© 1959, *Librairie Gallimard.*

Sur le grand port, le printemps vint. Printemps léger mais plein d'inquiétude, il troublait le jeune garçon qui lisait en cachette, dans la bibliothèque paternelle. *Le viol de Lucrèce...* ce devait être un bouquin cochon.

Il ouvrit le livre au hasard et lut :

— L'orphelin dépérit quand l'oppresseur go-daille...

Une lamentation énorme s'éleva dans les airs et gagna en puissance. Un mélange d'odieuses clameurs et de souffles imbéciles. Ce premier essai de sirènes fit sursauter l'enfant.

1938. Le mal s'organisait. Des sacs de sable s'entassaient au pied des maisons.

L'agonie des sirènes étouffa les adieux d'un paquebot à son dernier voyage et l'angoisse ronronna encore quelque temps en s'apaisant dans les cornets de tôle.

— Temps difformes alliés de la nuit larron-nesse...

C'est ce que promettait Shakespeare à ce petit garçon de la guerre.

LIVRE I

L'INDIEN ET LA PANTHÈRE

Le Greloud n'est pas un homme — ce n'est qu'une rivière rapide où l'on pêche la truite en été.

L'hiver, le Greloud prend l'aspect d'un torrent et pourtant hiver comme été il n'a jamais assez d'eau pour noyer un homme. Peut-être est-ce possible vers le petit estuaire qui le mène à la mer, où l'on prétend que n'importe quel animal surpris dans son lit par les crues hivernales serait noyé tout de suite — étouffé par les galets que l'eau brasse avec violence vers la mer. Voilà ce que l'on dit.

Dans les hautes terres et les collines, le Greloud n'a pas assez de galets pour étouffer un grillon même l'hiver.

Entre Cabrière et Fabridou, il y a un parcours ensoleillé, mais où le mistral et le vent d'est passent.

Le Greloud prend sa source vers les Alpes et de nombreux petits filets d'eau claire lui ont donné l'encouragement nécessaire pour se pousser avec ses galets entre les belles collines, vers la mer.

Il passe sous Cabrière dans un endroit appelé : Gorges du Greloud. Avant, il avait un nom et maintenant il a des titres dont l'acquisition est douteuse : Gorges-du-Greloud, Saut-du-Greloud, Saint-Blac-du-Greloud, Pont-du-Greloud ; cela sonne bien et on oublie que la Bedrafousse, qui épousa le Greloud à Védaraigne, apporta : l'eau claire, le débit, la musique et tout ; même la colère des crues hivernales.

Le Greloud a tout de suite été étouffé par la Bedrafousse. Celle-ci en a perdu son nom. Le Greloud gagne et c'est l'injustice — et qu'est-ce que cela peut faire —, Greloud, c'est un nom plus facile. Bedrafousse sonne mal, c'est comique mais peu musical.

Il faut un nom plus court et publicitaire pour aller vers les rivages élégants.

Rivière charmante. Les meilleures truites de la région l'ont choisie. Les gens de Cabrière sont fiers du Greloud. Il leur amène autant de touristes pêcheurs que les ruines et les vieilles maisons pittoresques du village attirent de peintres et d'aquarellistes.

Le village est étagé sur un piton rocheux au bord du Greloud. Un village d'un pittoresque parfait. Pensez donc : un torrent, des truites pour deux auberges, un pharmacien de première classe : M. Fabre, un maire : M. Roubion, et de père en fils. Des maisons très pittoresques, une église adorable et la belle demeure de Mme Corazini qui a une grosse fissure sur la façade.

Mme Corazini, la mère de Lina, est belle. Elle a seulement une fissure dans son honneur. Les gens ne se gênent pas pour dire qu'elle est putain ! Et c'est vrai — même si les gens emploient cette expression très souvent.

C'est la mère de Lina.

Autour, il y a les collines de Provence et le soleil au-dessus qui luit pour tout le monde... ou presque.

Le Greloud quitte ces coins charmants pour aller se gaspiller sur la côte entre les casinos, les snobs et les terrains de camping. Il se dilue dans la mer salée et les déjections d'égout. Là il ne chante plus comme il le faisait entre Cabrière et Laigrebise. La mer l'absorbe, les mouettes qui piaillent au-dessus, en se disputant des fientes et des débris d'excréments de toutes sortes, savent que le Greloud meurt sans se plaindre. Jamais Alexandre, le fils du médecin Julien Marmontel, ne se préoccupa de la mort du Greloud. A dix ans, on ne pense pas à la mort, encore moins à la mort d'une jolie rivière qui chante et où il fait bon barboter même si c'est défendu par les parents.

Son père, Julien Marmontel, grand pêcheur de truites, était marqué par le Greloud. C'est là qu'il venait tous les ans avec sa femme et son fils Alexandre pour passer les vacances. Les vacances finies, ils repartaient pour Le Havre où Julien avait son cabinet et son service à l'hôpital. Il soignait et s'efforçait de guérir, dans cette grande ville austère et pluvieuse, en pensant à sa rivière au soleil.

Lina aussi était marquée par le Greloud. Depuis l'âge de dix ans, elle barbotait en short dans la rivière et c'était bien agréable de voir ses beaux mollets, ses jolies petites fesses.

Ce livre est marqué par le Greloud.

Le Greloud chante, murmure et gronde. Il rira quand il le faudra. Il pleurera souvent. Il soupirera de dérision, ricanera peut-être plus qu'une autre rivière. C'est le propre des petites

rivières rapides de bavarder et si des événements exceptionnels les font vociférer, ce n'est jamais indifférent.

Lina choisissait les coins où la rivière chantait pour y tremper ses petites fesses en compagnie des galopins de Cabrière. C'étaient les mêmes endroits qu'Alexandre choisissait pour y barboter malgré de molles interdictions familiales.

Alexandre était jeune et il entrevoyait d'énormes possibilités de jeux et d'aventures dans les belles collines où il passait ses vacances.

Le beau soleil faisait vibrer cette haute Provence où partout se recréaient des visions d'un monde sauvage et passionnant.

Le petit garçon transposait sans effort et même, plus tard, son individualisme fit que jamais, dans ses jeux, il ne s'abaissa à imiter le soldat de son temps misérable.

Il était seulement un Indien sur le sentier de la guerre... de sa guerre à lui.

Lina était pleine de santé et d'un énorme appétit de vivre. Sa fierté et sa coquetterie firent que souvent on l'appela « Petite Garce ».

Serait-elle capable plus tard de dévorer beaucoup d'hommes ? Possible ! En attendant que ses griffes lui poussent. Elle connut Alexandre et commença par l'aimer.

Et pourtant ce n'était qu'une petite fille.

Un jour de mai, Alexandre jouait dans les ruines du château de Cabrière. Les cloches de l'église finissaient de résonner pour un baptême. A tous moments, il pouvait être cerné par une bande d'ennemis, aussi avançait-il prudemment. Il ne savait pas que la cérémonie avait attiré ses fidèles sioux et que, mélangés à la bande

adverse, ces galopins se disputaient des dragées et des pièces de monnaie sur la place de l'église.

Alexandre, certain de n'être point vu, se coucha et colla son oreille contre le sol. (Alexandre jouait toujours très sérieusement.) Un peu inquiet de se sentir si seul, il se relevait en flairant le vent quand, sur la droite, bien visible au sommet d'un petit mur écroulé, il vit une panthère noire à l'affût.

Il ne pouvait qu'être seul à l'avoir comprise, cette grande fillette aux yeux pénétrants et à la silhouette nerveuse. Il l'avait surprise alors qu'elle sautait d'un amas de pierres effondrées. Des cailloux roulèrent derrière elle et elle ne bougea plus.

Elle était si tendue et dans son expression volontaire il y avait tant de ruse et de défi, qu'Alexandre crut qu'elle venait de mal faire.

Le garçon continuait à marcher en l'épiant. Elle était toujours là — en noir — propre et luisante comme un jeune chat que sa mère aurait trop léché. Cheveux sombres tirés en arrière comme par le vent de la course, mais avec le grand désordre des boucles qui tombaient dans son dos.

Elle ramassa un morceau de bois et le cassa en deux, l'air orgueilleusement insupportable.

Alexandre détourna la tête et passa afin qu'elle puisse rester ce qu'elle était : une jeune panthère à l'affût ou une panthère sur ses gardes. S'il l'avait regardée plus longuement, il aurait perdu beaucoup et l'aventure aurait été gâchée. Il aurait fini par voir une petite fille, là où il n'y avait qu'une panthère noire qui avait désobéi à sa mère en s'acoquinant pour jouer avec de faux Indiens.

C'est ainsi qu'Alexandre connut Lina.

Et puis vinrent les années sombres. En juin, Julien Marmontel, le père d'Alexandre, au bout de l'exode retrouva sa femme et son fils à Cabrière.

L'avenir était sombre et les privations commencèrent. Mais Alexandre, tout à sa passion de l'aventure, présentait partout l'âme de la jungle.

Il se sentait entouré de drames. D'étranges bêtes fauves, des félins et des rapaces naissaient et ils étaient d'acier.

Le monde n'était pas si déformé qu'il ne puisse s'empêcher de ressentir, au passage des lourds camions militaires, le souffle et l'émotion violente des charges de rhinocéros.

Il laissait les hommes à leurs passions et restait l'Indien et l'enfant qu'il resterait toujours. Il cherchait à voir Lina, mais Lina l'intimidait.

Quand ces deux animaux furent lâchés dans cette histoire, ils étaient vraiment trop jeunes pour prêter attention aux graves événements qui s'annonçaient. En 1938, ils avaient tous deux quatorze ans. Ils avaient multiplié les occasions de se croiser dans les rues de Cabrière et au bord du Greloud où ils barbotaient en bande.

Alexandre retournait au Havre à la fin des congés de son père, le docteur. Quand il revenait, les années suivantes, les enfants avaient tous deux grandi mais ne risquaient pas de s'oublier. Ils se voyaient peu, seulement pour échanger des insultes de Peaux Rouges, tous deux faisant partie de bandes ennemies.

En 1940, ils avaient seize ans. Lina Corazini s'étirait sur un mètre cinquante, mais la colère pouvait lui faire gagner quelques bons centimètres.

Son père, riche notable de Cabrière, fut tué à la guerre et elle resta seule avec sa mère.

Alexandre était plus grand que Lina et pesait cinquante kilos de bonne chair qu'il jetait de tout l'élan de sa jeunesse dans des jeux de garçon.

Ses parents étaient sans pouvoir contre sa frénésie de jouer et de vivre. Mais sa timidité et sa bonté naturelle pouvaient lui faire perdre quelques centimètres dans des discussions qu'il abandonnait vite pour retourner à ses rêves d'aventures. Si bien que devant Lina, qui était de nature fort carnassière, il eut toujours l'impression de réduire, de fondre.

Il entrait dans l'âge où il allait abandonner la peau de son enfance charmante et déjà, dans le dictionnaire Larousse en sept volumes, la reproduction des œuvres académiques le troublait étrangement.

Il aurait pu dessiner de mémoire la *Vénus* de Bouguereau et l'*Odalisque* d'Ingres.

Il était fort troublé, mais jamais il ne le fut autant que le jour où, avec trois camarades, ils traquèrent Lina entre les rives du Greloud et l'adossèrent à un rocher.

Alexandre vociférait des menaces pour cacher son trouble d'avoir Lina si près de lui. Il avait empoigné sa chevelure et ne s'était pas aperçu que ma présence avait mis en fuite ses camarades. Il restait bêtement contre la grande gamine qui le regardait fièrement. Elle parcourait d'un regard attentif les détails du visage d'Alexandre qui, fermant les yeux, se laissa aller contre elle et l'embrassa sur la bouche.

Une fois, un petit chien lui avait donné un coup de langue sur les lèvres. Sauf la répulsion, il y trouvait la même fraîcheur humide et un

si bon goût que, le cœur battant, il recommença ; et la musique de son sang, les coups de son cœur se mélangeaient au chant du Greloud.

Ce fut les yeux fermés qu'il reçut un terrible coup de griffe qui lui mit, cette fois, le goût de son propre sang dans la bouche.

Moi, qui pêchais non loin d'eux, je fus un moment trompé par ces deux belles silhouettes. J'avais cru voir deux amants dans l'orage. Je n'avais pas compris que ces deux gamins n'étaient pas encore faits pour connaître le grand amour et se livrer aux grandes bêtises.

P.-A. EKMAN

LES ENFANTS DES COLLINES

Le jeune Alexandre passe ses vacances dans les belles collines de la Haute-Provence.

En jouant au Peau-Rouge il rencontre une jeune panthère. C'est Lina, une petite fille coriace, qui ne se laissera ni scalper, ni embrasser : elle le griffe cruellement... Et c'est le début d'un amour de gamin qui flambera, s'apaisera mais ne s'éteindra pas malgré la guerre et les séparations.

Le souvenir de la petite fille sauvage des collines ne quittera jamais complètement la mémoire d'Alexandre, même lorsqu'il aura la caboche un peu fêlée dans une bagarre du maquis. Mais c'est Lina qui gardera alors en elle - et malgré elle - l'image du garçon, pour des jours meilleurs.

Tout s'acharne pourtant à les éloigner l'un de l'autre : les querelles de village brusquement flambent en haine pendant les derniers jours de l'occupation, et sur les douces collines l'appel des bergers laisse quelque temps la place aux serments de vengeance : séparés par le malheur, Alexandre et Lina vont-ils donc devenir des ennemis aveugles ?...

Mais Georges veille, Georges qui, sous la figure d'un chauffeur d'autocar, est le malicieux, tendre et bienveillant génie de cette tragédie provençale. Il réunira Alexandre et Lina en les guidant d'une main experte et invisible par les pentes et les sentiers les plus secrets de la colline, jusqu'au bord de la rivière et au moulin abandonné qui sera enfin le berceau de leurs noces.

On aura pu écraser des villes, humilier des innocents, fusiller des otages, les meilleurs parmi ceux qui survivent luttent pour leurs étreintes : éternel combat des amants.

P.-A. Ekman a su nous rendre immédiatement sensibles les prestiges de ces sévères et lumineux paysages du Midi, les mœurs souriantes et parfois déchainées de leurs habitants, comme il l'avait su faire auparavant pour les Tropiques, dans ses trois précédents romans : *La Praia*, *Ariane des Tropiques* et *Le Festin de l'Urubu*.

Mais avant tout c'est ici l'histoire au charme prenant d'amours enfantines, restées enfantines malgré tout, car Alexandre et Lina à travers toutes leurs aventures restent deux enfants coléreux, charmants, injustes et faibles : les enfants bondissants des collines...